

Quand le ciel bas et lourd...

“When the low, heavy sky...”

« Quand le ciel bas et lourd... » (Zitat von Baudelaire: wenn der Himmel tief und schwer)

Madeline Chalon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2603>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 25 octobre 2012

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Madeline Chalon, « Quand le ciel bas et lourd... », *Le Portique* [En ligne], 29 | 2012, document 6, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2603>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

Quand le ciel bas et lourd...

“When the low, heavy sky...”

« Quand le ciel bas et lourd... » (Zitat von Baudelaire: wenn der Himmel tief und schwer)

Madeline Chalon

- 1 Les années Trente ont changé irrévocablement la couleur du monde, la vision de la politique, l'espace intellectuel – elles ont violemment *changé la vie*. Georges Bataille, alors inconnu de tous, écrira entre 1930 et 1940 ses textes politiques les plus célèbres, si tant est qu'ils le soient.
- 2 Il ne s'agit pas ici de faire l'inventaire de tout ce qui a été dit, pensé, écrit par Bataille pendant cette période. Il s'agit seulement de le situer, dans un espace de pensée.
- 3 Aujourd'hui, on sait que les années Trente annonçaient ce qui serait – on en est à peine revenus. Et ce que Bataille écrivait dans ces années-là conserve aujourd'hui encore tout son sens. Il n'y a qu'à relire les textes qu'il a écrit (nous sommes alors en 1933) pour *La Critique Sociale*¹ – rien que cela – pour comprendre que l'espace politique actuel n'est pas complètement étranger à celui qui a précédé la Seconde Guerre mondiale (dans une certaine mesure, c'est vrai). Ce n'est pas une décennie qui se répète, c'est une décennie qui a laissé sa trace. Ce à quoi elle a conduit (la guerre et, avec elle, tout ce que l'on sait) ne se répètera jamais à l'identique, mais elle a montré que le pire pouvait s'insinuer, doucement mais sûrement, dans le champ du *possible*. C'est peut-être aussi cette décennie-là qui nous a rendus si prudents, si peureux, ou tout simplement désenchantés.
- 4 Dans les années Trente, le communisme tel qu'on le rêvait alors, donnait encore quelque espoir à ceux qui espéraient encore changer la donne, inverser le processus enclenché (Bataille, on le sait, a toujours été le grand déçu du communisme²). Aujourd'hui, c'est encore autre chose. Le communisme n'est plus, personne n'en rêvant plus, et la révolution semble avoir définitivement perdu le sens de l'imagination.
- 5 Ce qu'a laissé la décennie qui nous occupe, ce qui reste de ce moment-là, c'est une néantisation de la politique, du politique. Non pas que la politique n'existe plus, mais elle a perdu le sens – son sens, qui devait être celui de rendre possible (et viable) le vivre-ensemble.

- 6 La question est de savoir ce qui a rendu possible l'impossible. La question n'est pas nouvelle. Elle ne l'était pas, même en 1933. La question est ancienne, antique : on la trouve déjà chez Platon, dans *La République*³. Évidemment, le régime tyrannique grec que décrit Platon n'est pas semblable au régime fasciste qui, comme on le sait, fut un phénomène tout à fait nouveau dans l'histoire des régimes autoritaires. Seulement, l'idée était déjà là : c'est le dysfonctionnement de la démocratie qui conduit – qui peut conduire, qui a conduit – à la possibilité d'un État fasciste. Ce dysfonctionnement du régime démocratique a ouvert la voie à la *force et au choc* du fascisme (sonnant comme un réveil, avec la violence d'un coup de poing sur le visage hagard des démocraties d'alors).
- 7 En écrivant, en 1933, « La structure psychologique du fascisme », Bataille n'avait pas d'autre idée que de décrire ce qui avait lieu sous ses yeux : la question était de savoir comment nous en étions arrivés là. Ce texte n'avait pas vocation de mettre en garde contre un danger qui menace : le risque avait déjà été couru – le fascisme avait, pour ainsi dire, déjà *vaincu*.
- 8 La description « psychologique » de la société (homogène et hétérogène) que propose Bataille dans son article devait lui permettre de penser, et contre lui, le phénomène fasciste.
- 9 L'*homogène* est la part facilement identifiable d'une société donnée. Celle qui semble faire tourner la machine. À la question : qu'est-ce qui est utile à la société ? – entendons, à la croissance, à la puissance hégémonique, au prestige, bref à tout ce qui fait ou ferait d'elle une société *du capital* –, à cette question donc, la société homogène se lève et donne de la voix. Ce n'est pas qu'elle participe à la production, à la croissance, c'est qu'elle la crée. Ce qui est « utile » à la société c'est l'argent et partant, ceux qui le possèdent (le prolétariat ouvrier qui est un agent de la production, ne participe à l'homogénéité sociale que par intermittence : il n'est utile que lorsqu'il travaille, ne possédant pas l'argent nécessaire à la production). Le socle donc de cette société homogène, c'est cette classe possédante et plus précisément, ce que justement elle possède : les moyens de production.
- 10 L'*hétérogène* intéresse davantage Bataille. Il l'intéresse davantage parce qu'il incarne ce qui reste *au dehors*, ce qui reste sur le seuil (de la société homogène), et toute son œuvre – qu'elle soit « politique » ou « érotique » – est traversée par ces figures hétérogènes : Troppmann et Dirty dans *Le Bleu du Ciel*, Simone et Marcelle, dans *Histoire de l'œil*, Madame Edwarda, etc. tous ont en commun d'être des *figures* hétérogènes, allant contre le calme de l'homogénéité sociale, ou du moins, ne faisant rien pour la servir. L'hétérogène ne supporte aucune définition, échappe à la théorie : on peut simplement en énumérer des composants. La liste de ses composants n'admettant elle-même aucune limite.
- 11 Plus simplement, on dira que tout ce qui n'est pas « homogène » est « hétérogène » (même si tous les hétérogènes ne se valent pas) : l'homogène, écrit Bataille, « délimite l'hétérogène par exclusion »⁴. Ce que Bataille range du côté de l'hétérogène ce sont donc ces phénomènes ou ces éléments inutiles et surtout gênants au bon fonctionnement, au maintien, de la société homogène qui a besoin d'ordre et d'efficacité. Appartient aussi, dès lors, à l'hétérogénéité, tout ce qui relève de la dépense improductive⁵ (nous y reviendrons). Que faire de ce qui est en reste, de tout ce qui ne sert vraisemblablement, à *rien* ? Jusqu'ici nous n'avons jamais bien su. Cela aura conduit – conduit encore – au rejet, à la peur, à ce que Bataille nomme « l'hétérophobie » (littéralement : la peur de l'autre – la peur du fou ; la peur du débauché et de son érotisme sale, de ses fêtes ; la peur des masses, etc. – la liste étant sans fin).

- 12 Le meneur fasciste a su provoquer la chance dans un régime qui ne demandait pas grand chose pour s'effondrer : question d'occasion, disons. Sa figure à lui est aussi celle de l'hétérogène. Pas la même hétérogénéité que celle des classes misérables, pas celle du fou, ni celle du débauché. Non, lui est un hétérogène « prestigieux ⁶ ». Intouchable comme tous les hétérogènes, sa nature à lui est « divine », il en impose. La classe misérable, elle, est intouchable en tant qu'elle répugne – ce qui fait toute la différence.
- 13 Le régime démocratique est le régime de l'homogénéité sociale, c'est aussi le régime de l'ennui, de la fadeur, d'une sombre tranquillité et de l'absence d'horizon (de surprise). Le calme apparent qui y règne aura fini d'éteindre les consciences, trop occupées à leurs tâches : le travail, le capital, l'avenir en vue – toujours en vue, mais toujours-déjà-là parce que rien ne doit changer. Rien donc, ne semblait pouvoir sortir le monde de sa torpeur. Rien ? En fait, la tranquillité du régime démocratique est toujours menacée, ne tenant qu'à trop peu de choses : elle ne tient qu'à l'homogénéité sociale que rien ne justifie, sinon justement cette tranquillité qu'elle propose. Seulement, à la moindre crise (économique, par exemple), la partie homogène de la société se désolidarise, si tant est qu'elle ait été « solidaire » ou « solidarisée ». La part désagrégée de la société homogène, qui ne peut plus se reconnaître en elle, ira alors se rallier aux forces hétérogènes en présence (déjà là, *juste sur le seuil*). C'est là la chance du meneur fasciste.
- 14 La porte de sortie, la solution que propose alors le régime fasciste, attire suffisamment pour s'imposer sans difficulté : il rompt avec la monotonie propre au régime démocratique ⁷ (« esthétisation de la politique » ⁸, devenue *politique spectacle*, enthousiasmant les foules), il est « réunion de classes » (chacune pouvant s'en réclamer) et promet un nouveau souffle de vie dans une communauté ⁹ qui sera d'une *pureté éclatante* ¹⁰.
- 15 Si le chef fasciste est bien un élément « hétérogène », son entreprise politique est, elle, une entreprise de ré-homogénéisation : le chef fasciste se veut le vecteur du rassemblement, de l'unité du peuple ou de la race (ou même de la communauté religieuse). Et contrairement à l'homogénéité démocratique qui préserve – qui doit préserver – un certain pluralisme et une certaine diversité, la ré-homogénéisation fasciste, elle, va produire une exclusion radicale de l'autre, de ce qui n'appartient pas à l'Un : les races inférieures, les sous-hommes, les ennemis de la Nation, les intellectuels critiques, les artistes non-officiels, etc.
- 16 De fait, le fascisme est fondamentalement lié au racisme. L'idée de race est censée « naturaliser » une extériorité radicale. À la différence des distinctions de classes (riches et pauvres peuvent se sentir appartenir au même peuple) l'autre race apparaît comme radicalement hétérogène. Mais si l'hétérogénéité du chef fasciste génère fascination, amour et enthousiasme, l'hétérogénéité des « sous races » enclenche des réactions d'exclusions violentes (pogroms, etc.). Le fascisme, finalement, substitue à l'opposition de classes une opposition de races.
- 17 Bataille s'attaque au régime démocratique (il le fera de manière virulente avec le groupe *Contre-Attaque* ¹¹) en dénonçant le mensonge dont il est porteur : le mensonge par omission – le plus pernicieux de tous les mensonges – qui consiste à faire comme si la démocratie était le régime juste, égalitariste et fraternel (ou fraternisant) que l'on prétend. La réalité est d'une toute autre couleur : on se sera fourvoyé en pensant que l'existence était à chercher du côté de l'homogénéité sociale (qui ne tient d'ailleurs qu'à un fil), du travail, de l'argent, etc. : au contraire, « l'Existence, nous dit Bataille, exige la

passion mouvementée, heureuse ou malheureuse, du monde hétérogène ; et l'enchaînement dans la nécessité régulière et sans attrait, la haine obstinée de la perte, en un mot l'impeccable sérieux la réduit à un état voisin de l'inertie »¹².

- 18 En réalité, la condition de la démocratie ne relève pas seulement de l'éthique et de ses catégories de justice et d'équité. Il faut savoir affronter la réalité de l'autre (l'« hétérogène ») : le fou, le violent, l'étranger, le sans-patrie, le sans-papier et l'« ennemi », celui qu'aura désigné comme tel la société homogène. Comme on le voit aujourd'hui, c'est ce qui fait aussi l'actualité de Bataille, cette tendance à l'homogénéisation, au rassemblement autour de valeurs communes fondamentales (l'« identité nationale » par exemple), s'accompagne souvent de mouvements divers de dissociation : relégation dans des zones de non-droit, communautarisme, fuite dans l'extrémisme religieux, etc. « L'idéal de l'unité pue le cadavre » écrit Michel Camus dans la présentation du reprint d'*Acéphale*¹³. Et le fascisme, qui comme nous l'avons dit, ré-homogénéise la société, pousse ce désir d'unité et d'uniformité à son comble.
- 19 Là où Bataille semble pertinent, c'est justement dans cette critique qu'il adresse à la démocratie. Ce n'est pas une affaire de régime politique, il ne s'agit pas d'en proposer un autre. C'est seulement qu'il en montre les limites et les risques. *Le pouvoir du peuple, par le peuple et pour le peuple* n'est qu'une belle façade (un beau slogan) qui ne peut cacher les faiblesses d'un régime politique qui chancelle. Où (qui) est le peuple censé exercer le pouvoir ? Où (qui) est le peuple que l'on est censé servir ? – Le pouvoir appartient à la classe possédante qui fonctionne en vase clos : elle exerce le pouvoir, elle en tire les bénéfices.
- 20 Pour autant, il ne s'agit pas d'exécrer ceux qui possèdent l'argent juste parce qu'ils le possèdent (ce serait trop facile), il faut dénoncer ceux qui refusent de le dépenser – qui refusent de le dépenser pour autre chose que pour l'alimentation du capital.
- 21 Aussi surprenant que cela puisse paraître, la pensée de Bataille est sans conteste du côté de la vie. Et exister c'est lâcher prise, c'est aussi savoir mettre de côté tout ce qui fait de moi un être fonction. L'être est aussi pure dépense, pure perte, livré à la vie toute nue (à la mort). Sans cela, sans avoir fait l'expérience de la consommation – mais nous la faisons tous, un jour ou l'autre – nous ne pourrions mener qu'un semblant de vie, une vie vidée non pas de son sens (parce qu'il n'est pas question de cela : il n'est pas question d'assigner un but à l'existence), mais de sa vérité, dans ce non-sens même.
- 22 Le problème que posent les manières de la classe bourgeoise est le suivant : les plus riches, ceux justement qui seraient susceptibles de dépenser, de dilapider les richesses (attitude souveraine de celui qui dépenserait *dans l'instant*) ne pensent plus qu'à accumuler pour produire davantage (l'excédent étant utilisé à la production de nouveaux moyens de production). Ils éprouvent une profonde aversion envers tout ce qui est de l'ordre de la dépense improductive, détestent gaspiller et ont ainsi mis la vie *au loin*¹⁴.
- 23 Dans ces conditions, plus aucune chaleur n'est possible : pas de vie chaleureuse dans le monde bourgeois que décrit Bataille. La volonté d'acquérir encore et toujours, coupe les fils de la communication. Elle sépare en tant qu'elle range les individus en classes sociales, en rangs (séparation qui ne pourra conduire qu'à une autre forme de dépense : la révolte, la guerre).
- 24 Et *la charité*, celle dont parlait déjà Mauss¹⁵, n'est qu'un rapport de façade entre les classes, elle ne fait que singer la communication qui devrait avoir cours : la vie en société

- ne pouvant se limiter à l'aide (financière) que pourrait apporter un groupe (noble) à un autre groupe (ignoble).
- 25 Il ne s'agit pas non plus de prétendre à une société fraternelle et égalitaire qui n'aura de toute façon jamais voix au chapitre. Mais le rapport élémentaire entre les hommes (qu'ils soient misérables, bourgeois, ou peu importe) ne peut avoir de sens que s'il lie un « sujet » à un autre « sujet », et non plus un sujet : le bourgeois, à un objet : le prolétaire ¹⁶.
- 26 Si la bourgeoisie est devenue méprisable aux yeux de Bataille c'est parce qu'elle a perdu la qualité qui aurait dû la rendre respectable : la générosité (l'amitié, en un sens). La « honte de soi » comme dit Bataille, pousse les plus riches au retrait le plus misérable : gagnés par la honte, ils ne dépensent plus ostensiblement. Ainsi, « tout ce qui était généreux, orgiaque, démesuré a disparu » ¹⁷.
- 27 L'attitude glorieuse qui veut qu'on dilapide, qu'on dépense, qu'on consume, a perdu de sa superbe en se transformant en une recherche effrénée de la chose utile, de *ce qui sert*.
- 28 Ce qui finalement freine la consommation, c'est le souci de l'avenir, le projet en cours, ce qui va advenir. On ne dépense pas, au cas où. On ne dilapide pas, par précaution. L'absence de projet (si chère à Bataille), en revanche, autorise la dépense : « si je ne me soucie plus de « ce qui sera » mais de « ce qui est », quelle raison ai-je de rien garder en réserve ? » ¹⁸. Si je ne me soucie plus de l'avenir (pensons à Nietzsche) je peux consommer inutilement. Et c'est cette dilapidation qui ouvre, qui permet, la communication entre les hommes : « tout transparait, tout est ouvert et tout est infini, entre ceux qui consomment intensément » ¹⁹. Cette dépense qui rend possible la communication (voire la communion) est celle que l'on expérimente par exemple dans le rire.
- 29 Le rire, comme les larmes, est un phénomène contagieux, qui me lie aux autres. Voir rire quelqu'un, y compris dans le cas où la raison de son hilarité ne nous est pas connue, nous donne envie de rire à notre tour (c'est ce qu'on appelle la *sympathie*). On peut rire aux éclats avec un inconnu – ce qui règle immédiatement son compte à tout le consensus social qui aurait exigé une approche longue et délicate, avant de pouvoir réellement *communiquer*.
- 30 Si la dépense improductive que constitue le rire (par exemple) n'a rien à faire avec la société du capital, elle n'en reste pas moins utile (dans son *inutilité* même) à la vie sociale, et donc, à la vie tout court.
- 31 Vivre, et Bataille en un sens nous y engage, c'est rire, pleurer, danser, faire l'amour *avec les autres*. Sans cela, sans ces dépenses « contagieuses » qui nous lient les uns aux autres dans une sorte d'instant souverain, la vie est réduite à son plus simple appareil, c'est-à-dire à la satisfaction des besoins élémentaires qui nous permet de rester en vie, à la production (à outrance) qui doit permettre d'alimenter la société du capital, bref à faire comme si la vie était toujours *en devenir* ²⁰. Comme s'il ne s'agissait pas de vivre maintenant, intensément.
- 32 Le temps de la fête est probablement celui qui nous permet le mieux de vivre en communion les uns avec les autres, c'est-à-dire dans un moment où, normalement, le temps (entendons « le souci ») ne devrait plus exister. L'être-là de celui qui participe à la fête est tout entier dans la dépense immédiate, improductive et donc, *inutile* (et plus il adoptera cette attitude désinvolte qu'appelle ce type de dépense, plus il sera *de la partie*). La fête est d'ailleurs le moment où plusieurs types de dépenses « improductives » ont cours : on rit, on danse, on chante, on fait l'amour, etc. Beaucoup d'énergies sont dépensées dans une fête *réussie*. La fête ratée pourrait être celle où personne n'a souhaité

danser, où personne n'a ri et où finalement, personne n'est entré en communication avec personne.

- 33 Pour communiquer, il faut consentir à se jeter hors de soi, se mettre en jeu, comme dit Bataille dans « le sommet et le déclin ²¹ ». Tout se passe comme si les dépenses que sont le rire, les larmes, l'érotisme, l'amour-passion, ne s'imposaient pas à nous de manière inévitable (comme on pourrait l'imaginer) mais qu'il fallait bien plutôt y être disposé. Il ne s'agit pas de *subir* mais de *vouloir* dépenser, se dépenser, se consumer, communiquer, etc. (ce qui ne signifie pas pour autant que ceux qui n'y consentent pas ne dépensent pas : l'excédent, le trop-plein d'énergie, finit toujours par être dépensé. Reste à savoir de quel côté on se situe, celui de la *dépense glorieuse* ou celui de la *dépense catastrophique*. La dépense glorieuse serait celle que l'on veut, à laquelle on consent ; la dépense catastrophique celle que l'on subit). Être disposé à la dépense c'est accepter le jeu, auquel bien sûr on ne gagne pas toujours. Jouer c'est toujours risquer. C'est donc une affaire de *chance*. Et « renoncer au monde, à la chance, à la vérité des corps, devrait à mon sens donner de la honte. Il n'est pas de péché plus lourd » ²².
- 34 La classe bourgeoise – et démocrate – se tient à distance des classes les plus basses (hétérogènes par nature) parce qu'elle ne veut surtout pas participer à ce qu'elle exècre, à savoir la déchéance et la misère dans laquelle elle a elle-même plongé les plus misérables : « les maîtres, qui agissent comme s'ils étaient l'expression de la société elle-même, sont préoccupés – plus gravement que par tout autre souci – de marquer qu'ils ne participent en rien à l'abjection des hommes employés par eux. *La fin de l'activité ouvrière est de produire pour vivre, mais celle de l'activité patronale est de produire pour vouer les producteurs ouvriers à une affreuse déchéance* » ²³.
- 35 La société, dans les faits, reste toujours agonistique : comme dans les sociétés à potlatch, il est question de rivalité, de lutte. La lutte étant, aujourd'hui, celle des classes, la lutte des « ignobles contre les nobles, des impurs contre les purs » ²⁴.
- 36 Quelle échappatoire pour les classes les plus basses ? – La révolution, ou plutôt, la révolte, l'émeute ²⁵. « La lutte des classes n'a qu'un terme possible : la perte de ceux qui ont travaillé à perdre la « nature humaine » » ²⁶. La lutte des classes est aussi affaire de dépense : une dépense sociale, révolutionnaire.
- 37 Si « les difficultés sociales ne sont pas résolues avec des principes mais avec des forces » ²⁷, le prolétariat ouvrier et le communisme auraient dû avoir / auraient dû être ces forces-là. Le fascisme les aura eues à leur place, et Bataille l'aura compris très tôt. Bataille n'était pas un démocrate, il n'était « même pas communiste », trop déçu, trop lucide pour être l'un et/ou l'autre. Sa lutte sera celle d'un « fanatique ²⁸ » (condition essentielle à la lutte) : avec Contre-Attaque on comprendra que lutter contre le fascisme c'est aussi lutter contre le fonctionnement du régime démocratique, contre ses bassesses, son ennui. Il s'agit de revenir à la vie, en y employant la force qu'il convient.
- 38 La politique qui perd le sens est une politique borgne, un cache fixé devant l'hétérogénéité. Il y a un lien ténu entre la politique et l'hétérogénéité, entre la politique et l'hétérophobie. Refuser de voir l'hétérogène comme le pendant nécessaire, heureux et malheureux, de l'existence homogène, c'est réduire l'existence à ce qu'elle a de plus vil, de plus ennuyeux, de plus mortifère. C'est aussi la réduire au mensonge. Un mensonge qui agace, qui irrite et qui scandalise. Le fascisme est né de ce mensonge-là, à un moment où l'homogénéité sociale n'avait plus rien d'assuré, ébranlée par la crise économique du début des années Trente. L'homogénéité sociale du régime démocratique aurait dû être

inquiétée par des forces saines, celles des révolutions. Au lieu de cela, elle s'est métamorphosée pour mieux se durcir, dans un monde marchant au pas cadencé du meneur fasciste.

NOTES

1. . *La Critique Sociale* était une revue dirigée par Boris Souvarine. C'est pour cette revue que Bataille écrira : « La notion de dépense » (janvier 1933), « Le problème de l'État » (septembre 1933), et « La structure psychologique du fascisme » (publiée en deux parties : l'une en novembre 1933, l'autre en mars 1934).
2. . Plusieurs textes en témoignent, notamment « Le problème de l'État ». Je renvoie également à l'ouvrage de Marina Galletti : *L'Apprenti sorcier* – les mots de Bataille (datant de 1935 et repris en 1937) sont forts : « Nous nous proposons de nous réunir afin d'envisager ensemble les problèmes qui se posent pour ceux qui actuellement / radicalement opposés à l'agression fasciste / hostiles sans réserves à la domination bourgeoise / ne peuvent plus faire confiance au communisme », « Constitution d'un journal intérieur », in Marina GALLETTI, *L'Apprenti sorcier*, Éditions de la Différence, 1999, p. 336
3. . PLATON, *La République*, Livre VIII, GF Flammarion, 2002, p. 481.
4. . « La première détermination de l'hétérogénéité définie comme non homogène suppose la connaissance de l'homogénéité qui la délimite par exclusion », in *La Structure psychologique du fascisme*, Lignes, 2009, p. 15-16.
5. . Voir Georges Bataille, *La Notion de dépense*, postface de Francis Marmande, Lignes, 2011. Les dépenses improductives sont ces dépenses qui « ont leur fin en elle-même » (p. 12).
6. . Le leader fasciste bénéficie de ce que Gustave LE BON nomme le « prestige » : le prestige, écrit-il, « est une sorte de domination qu'exerce sur nous un individu, une œuvre ou une idée. Cette domination paralyse toutes nos facultés critiques et remplit notre âme d'étonnement et de respect. Elle pourrait provoquer un sentiment du même ordre que celui de la fascination de l'hypnose », in *Psychologie et analyse du moi*, PUF, 1947, p. 153-154.
7. . Voir Georges BATAILLE, « Front Populaire dans la rue », in *OC I*, p. 411 : « L'opium du peuple dans le monde actuel, écrit Bataille, n'est peut-être pas tant la religion que l'ennui accepté. Un tel monde est à la merci, il faut le savoir, de ceux qui fournissent au moins un semblant d'issue à l'ennui ».
8. . Walter BENJAMIN, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique », in *Œuvres III*, Folio essais, 2000, p. 113.
9. . Concernant le terme même de « communauté » : « mot que je n'ai jamais beaucoup aimé, à cause de ce qu'il lui arrive de connoter, la participation, voire la fusion identificatoire : j'y vois autant de menaces que de promesses », Jacques DERRIDA, *Sauf le nom*, Galilée, 2006, p. 38.
10. . Les mots sont de Bataille. Voir *La Structure psychologique du fascisme*, Lignes, 2009, p. 29.
11. . Bataille fonde avec André Breton, en 1935, le groupe *Contre-Attaque*, qui constitue ce qu'ils appellent une « union de lutte des intellectuels révolutionnaires ». Pour les membres du groupe *Contre-Attaque*, il était nécessaire de s'opposer au fonctionnement du régime démocratique pour combattre le fascisme.
12. . Georges BATAILLE, « Essais de sociologie », *OC II*, p. 228.

13. . Michel CAMUS, « L'Acéphalité ou la religion de la mort », in *Acéphale*, Éditions Jean-Michel Place, 1995.
14. . Pensons ici au prière d'insérer du *Bleu du Ciel* : « Si l'on veut être moral, il vaut mieux éviter tout ce qui est vif, car choisir la vie au lieu de se contenter de rester en vie n'est que débauche et gaspillage », in Georges BATAILLE, *Romans et récits*, Bibliothèque de la Pléiade, 2004, p. 310.
15. . « La charité est encore blessante pour celui qui l'accepte », in Marcel MAUSS, *Essai sur le don*, PUF, 2010, p. 222.
16. . Voir Georges BATAILLE, « La souveraineté », *OC VIII*, p. 289.
17. . Georges BATAILLE, *La Notion de dépense*, Lignes, 2011, p. 24.
18. . Georges BATAILLE, « La part maudite », *OC VII*, p. 63.
19. . *Ibid.*, p. 63.
20. . Le capitalisme est une économie tournée vers l'avenir, rien n'y est plus laissé au hasard, à la chance. La société du capital investit. Et investir, c'est *voir plus loin*, c'est espérer acquérir toujours davantage, plus tard.
21. . Voir Georges BATAILLE, *Discussion sur le péché*, présentation de Michel Surya, Lignes, 2010, p. 65.
22. . Georges BATAILLE, « Sur Nietzsche », *OC VI*, p. 90.
23. . Georges BATAILLE, *La Notion de dépense*, Lignes, 2011, p. 28.
24. . *Ibid.*, p. 32.
25. . Voir Alain BADIOU, *Le Réveil de l'Histoire*, Lignes, 2011.
26. . Georges BATAILLE, *La Notion de dépense*, Lignes, 2011, p. 33.
27. . Georges BATAILLE, « Le problème de l'État », *OC I*, p. 336.
28. . Voir « "Contre-Attaque" : Union de lutte des intellectuels révolutionnaires », *OC I*, p. 379-383.

RÉSUMÉS

Au début des années Trente, Georges Bataille écrit pour *La Critique Sociale* « La structure psychologique du fascisme ». Ce texte, destiné à penser le fascisme – à le théoriser – fait émerger deux concepts qui traverseront, d'une certaine manière, l'œuvre entière de Bataille : l'homogénéité et l'hétérogénéité. Nous revenons ici sur l'emploi de ces notions, sur ce qu'elles désignent en politique au début des années trente, au temps fâcheux de la montée du fascisme.

In the early 1930s, Georges Bataille wrote "The Psychological Structure of Fascism" in *La Critique Sociale*. This paper's aim, to help think fascism – theorize it – brought up two concepts that would later show up transversally throughout all of Bataille's œuvre: homogeneity and heterogeneity. The article examines these two notions and their meanings in early 1930s politics, during the emergence of fascism.

Anfangs der 30iger Jahren schreibt Georges Bataille *La Structure psychologique du fascisme* (*Die psychologische Struktur des Faschismus*). Zwei Konzepte werden in dieser Theoretisierung zentral: die Homogenität und die Heterogenität.

AUTEUR

MADELINE CHALON

Madeline Chalon prépare actuellement une thèse de doctorat sur la pensée politique de Georges Bataille à l'Université du Luxembourg et à l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve. Elle est également chargée de cours de philosophie à l'Université de Lorraine.